

# L'hiver en Suisse

Autor(en): **Cornut, Samuel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **SBB Revue = Revue CFF = Swiss federal railways**

Band (Jahr): **1 (1927)**

Heft 4

PDF erstellt am: **14.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-780911>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



*Sur le Col de Hahnenmoos / Am Hahnenmoos-Pass*

*Phot. Gyger, Adalboden*

## L'HIVER EN SUISSE

Pendant des jours et des nuits, il a neigé sur la montagne. Aujourd'hui, sur l'alpe blanche, dans un ciel rasséréné, se lève un soleil blanc dont l'éclat n'a rien de l'aridité fauve et dévorante de l'été; dans cette lumière qui ruisselle de toutes parts et qui rayonne même de la neige, s'insinue une fraîcheur tonique et pénétrante où tous les êtres se sentent revivre. Même les lourds bestiaux gambadent dans toute cette blancheur, et l'homme le plus morose voudrait courir et s'ébattre comme à quinze ans.

Entre les sommets blancs qui sortent de la tourmente avec une splendeur nouvelle, s'abaisse, ondule, s'enfle, se balance et se relève insensiblement, en une seule grande courbe d'un éclat doux de plume de cygne, l'immense vague de neige sous laquelle, à part le filet de fumée bleue qui monte des cheminées à trappe, tout disparaît dans le vallon.

Telle est, depuis les premiers jours du monde, la magnificence de la montagne en hiver. Et pourtant, jusqu'au milieu du siècle dernier, les hommes d'en bas n'en connaissaient guère que les rochers noirs et brûlés des jours d'été. Un alpiniste de premier plan, Eugène

Rambert, écrivait en 1867: « La montagne en hiver passe pour inabordable. » Il a, plus que personne, contribué à détruire cette légende; aujourd'hui, au milieu des chalets noircis et des sapins quatre fois centenaires, s'élèvent partout, en Valais, dans l'Engadine, sur les collines de nos lacs, dans tous les Oberlands, sur tous les belvédères du Jura, des hôtels ou stations d'hiver qui joignent au confort des villes la cordiale simplicité montagnarde. Dressé au centre du continent, le monde des Alpes, où convergent la plupart des grandes lignes européennes, où montent des centaines de funiculaires et de rampes électriques, est devenu accessible aux malades eux-mêmes, et habitable au cœur de l'hiver.

Si la montagne guérit souvent, elle fortifie toujours. En été, ses hôtes d'un jour la gâtent parfois, dit-on, pour ne pas oublier Londres ou Paris; mais les sports d'hiver rétablissent l'harmonie entre la nature et l'humanité. Ces jeux sont les plus salubres, les plus joyeux qu'il y ait au monde. Il y en a pour tous les âges, il y en a pour tous les goûts; et les dames s'y distinguent par leur élégance fière qui met en valeur la souplesse.



Alpe Geilskumi près Adelboden. Descente en ski sur la neige poudreuse. / Alpe Geilskumi bei Adelboden. Heimfahrt im Pulverschnee

Phot. Gyger, Adelboden

de leur jarret. Sur les pentes de neige battue glissent par centaines ces petits traîneaux qui portent le nom local de lugés, et qui filent comme l'éclair, leurs patins d'acier rayant la piste d'un double trait de stylet. Mais la luge isole le lugeur: sur la rampe rapide, il doit éviter ses semblables; sinon, gare au choc. Le bobsleigh remédie à ce défaut: c'est le long traîneau à six places où jeunes et vieux partagent fraternellement les plaisirs et petits risques de la glissade. En avant, d'un talon vigilant, le chef dirige, assure ou rétablit l'équilibre. Mais parfois, tout chavire; et l'on roule, et l'on rit, et l'on se relève poudré à frimas.

Parlerai-je du patinage, du curling, du hockey, du ski, cette botte de sept lieues qui voltige à de vertigineuses hauteurs? Mais on ne peut se douter, à moins d'y prendre part, des intimes délices que réservent tous ces sports dans les champs de neige ou sur les lacs de glace encadrés de sombres sapins.

Puis, quand le soleil rouge disparaît derrière la montagne blanche aux longues ombres violettes, on rentre, le sang fouetté par le froid vif et sec; on a grand-faim; on fait grand feu dans le hall de l'hôtel; et les jeux de société succèdent sous les lampes aux vifs ébats de la journée.

Dans cette joie pure des sports les plus salutaires, le cœur s'ouvre à toutes les émotions vivifiantes. Si les stations d'hiver, l'Engadine à part, n'atteignent pas souvent, ne dépassent guère les 1600 mètres d'altitude, elles s'abritent pour la plupart dans les replis des plus fières

cimes des Alpes; parfois même, de son balcon, on peut contempler face à face les grandes Vierges de neige et de feu. Elles nous sont familières et voisines; d'elles à nous descend, la nuit venue, le souffle des espaces infinis, dont les Alpes sont le seuil de cristal, dont les étoiles semblent les rampes de flamme. Et leur grand silence nous enveloppe, dans notre sommeil, d'une blanche sérénité.

Dans la paix du home montagnard aux parois de bois, qui fleurissent bon le sapin ou l'arole, ne craignez pas la monotonie des existences recluses où rien ne se passe, où l'on ne voit rien: la fenêtre de votre chambre encadrera presque toujours le plus vaste ou le plus grandiose horizon. Et c'est aussi, dès le retour de mars, une première loge d'où vous suivrez les péripéties du drame le plus émouvant: en toute sécurité, on voit se dérouler en flots d'argent sur les flancs de toutes les cimes, avec un éclat de tonnerre, on entend bondir, s'abîmer des centaines d'avalanches. C'est le joyeux tapage par où s'annonce le jeune Printemps.

« Déjà! » va s'écrier plus d'un lugeur. Sur le front blanc de la montagne éclate la plus pure lumière; mais à ses pieds se traînent les brouillards glacés, qui submergent les lieux bas comme un lac de tristesse et d'ennui. Tel de mes amis, que j'ai trouvé là-haut en bras de chemise, au grand soleil de février, m'a déclaré qu'il ne voudrait jamais redescendre:

« Là-bas, » me dit-il, en me montrant la plaine, « il fait si sombre, il fait si froid. » *Samuel Cornut.*